

Patrick Tillard, Andrée Lévesque, Nicolas Lévesque

Samuel Mercier

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2012). Compte rendu de [Patrick Tillard, Andrée Lévesque, Nicolas Lévesque]. *Lettres québécoises*, (146), 50–51.



PATRICK TILLARD

De Bartleby aux écrivains négatifs : une approche de la négation

Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2011, 476 p., 34,95 \$.

Un essai brillant signé Patrick Tillard

L'histoire littéraire récente est peuplée d'écrivains qui ont cessé d'écrire. De Robert Walser à Fernando Pessoa en passant par Rimbaud et Paul Nougé, Patrick Tillard expose, dans son excellent essai *De Bartleby aux écrivains négatifs*, les implications profondes de ce recours au silence.

Paru aux éditions du Quartanier à l'automne 2011, l'essai du romancier et postdoctorant à l'Université Laval Patrick Tillard s'attaque à la question centrale aujourd'hui de la place accordée à la chose littéraire. N'importe quel *geek* de littérature ayant un jour tenté de parler livres avec quelqu'un qui ne s'en préoccupait pas s'est retrouvé devant le précipice immense qui s'est installé entre un champ relativement autonome et le reste de la société. Aquin ? Ducharme ? Proust ? Ces noms qui inspirent une sorte de dévotion mystique au littéraire moyen (même à celui qui ne les aurait pas lus) n'ont certainement pas la même résonance en dehors des cercles lettrés.

C'est que la littérature, au fil des XIX^e et XX^e siècles, s'est de plus en plus centrée sur elle-même au détriment d'une communication avec les autres sphères sociales (cela va de pair avec une plus grande spécialisation de la société en général, mais il s'agit d'une autre histoire). Au Québec, par exemple, il fut même un temps où les étudiants en médecine devaient suivre des cours de lettres, alors que ceux-ci, dans les universités, sont désormais essentiellement réservés aux « spécialistes ». C'est en se concentrant sur la figure de Bartleby, personnage d'une nouvelle d'Herman Melville, que Patrick Tillard arrive à éclairer, du moins en partie, les enjeux de cette dévaluation de la littérature.

De figure à personnage

En commençant par une lecture rigoureuse du texte de Melville, Tillard en vient à montrer, à travers les différentes reprises de Bartleby, le rôle qu'a pu prendre celui qui n'écrit pas. « Je préférerais ne pas » : cette phrase tirée de la nouvelle de Melville et soulignée par Enrique Vila-Matas devient en quelque sorte emblématique de ces figures du renoncement aux lettres que sont les écrivains négatifs.

Ce concept d'« écrivains négatifs » emprunté au passage à Vila-Matas est alors disséqué dans ses moindres détails par Tillard, qui en tire une lecture éclairante de l'histoire littéraire moderne et contemporaine. En ce sens, il y a peut-être un avant et un après-Tillard. Le travail de l'essayiste arrive à rendre nécessaire cette notion d'écrivain négatif tant elle s'harmonise avec une lecture engagée et engageante de l'histoire littéraire.

Commençant par parler d'une « figure », l'écrivain négatif, ou le Bartleby, devient peu à peu un personnage à part entière, protagoniste de l'histoire littéraire occidentale à partir de l'ère industrielle (et ce, du

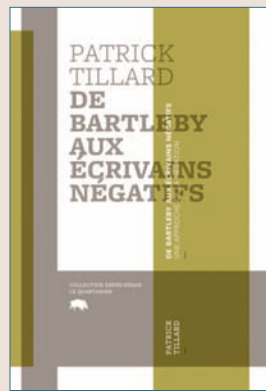
point de vue tant des écrivains eux-mêmes que de la réception de leur refus d'écrire).

Un regard sur le vide

Pour Tillard, l'écrivain négatif est non seulement celui qui refuserait la dévaluation de la littérature en tant qu'art spécialisé, mais également celui qui rejetterait tout compromis envers l'*industrie culturelle*, au sens où l'entend Theodor Adorno. Dans ses écrits, ce philosophe de l'école de Francfort parle d'industrie culturelle pour décrire le phénomène de marchandisation de la culture à l'époque moderne, qui se

Tillard en vient à montrer que l'écrivain négatif évolue et fascine les lecteurs en réaction à cette chosification de la littérature.

transcrit par une marchandisation de la raison et de l'art qui deviennent en quelque sorte des produits « chosifiés » plutôt que des éléments fondamentaux d'une pensée ou d'un regard complexe sur notre rapport au monde.



Bien sûr, Adorno écrit à l'époque dans l'ombre du nazisme, et craint par-dessus tout une « chosification » totale qui serait même celle de l'être humain, devenu produits, races, soldats, plus qu'humains. En s'inspirant de cette pensée, et de celle d'autres philosophes comme Giorgio Agamben, Tillard en vient à montrer que l'écrivain négatif évolue et fascine les lecteurs en réaction à cette chosification de la littérature à une époque où (c'est devenu un cliché de le dire) l'écrivain se vend sur les plateaux de télé, sur la couverture des revues et sur son propre compte Twitter (à ce sujet, le XXI^e siècle aura même vu se répandre l'expression aussi nouvelle qu'inquiétante de « personal branding »).

Loin d'en arriver à un constat banal en nous resservant le plat déjà trop froid de la décadence littéraire, Tillard en vient à poser la question, à mon sens fondamentale, de savoir si les écrivains négatifs ne représenteraient pas une réponse valable à l'asservissement du langage par une littérature à la fois dissociée de ses rapports à la société et vendue en tant qu'objet pour ce qu'elle n'est pas.



ANDRÉE LÉVESQUE

Chroniques d'Éva Circé-Côté :*lumière sur la société québécoise, 1900-1942*

Montréal, Remue-Ménage, 2011, 312 p., 26,95 \$.

Les mots d'une laissée-pour-compte

Éva Circé-Côté a longtemps été oubliée par la mémoire collective québécoise. En publiant les articles de cette femme de lettres du début du XX^e siècle, Andrée Lévesque fait un travail considérable pour mettre de l'avant cette penseuse importante de la gauche québécoise.

Le Québec est depuis quelques dizaines d'années en train de retravailler un récit de lui-même qui ne se limiterait pas à ignorer la période d'avant la Révolution tranquille. Il faut toutefois admettre que plusieurs figures marquantes de cette époque étaient résolument ancrées à droite sous le signe de l'Église et que beaucoup reste à faire pour mettre de l'avant les véritables libéraux.



Éva Circé-Côté est sans aucun doute une des candidates les plus intéressantes pour une réappropriation de l'histoire qui ne se ferait pas sous le signe du conservatisme. Ostracisée de son vivant pour avoir eu un mari franc-maçon et pour avoir renié sa foi catholique, cette féministe aura signé « plus de 1800 chroniques » dont une poignée bien choisie est réunie dans ce livre paru récemment aux Éditions du Remue-Ménage.

Les textes publiés recourent des sujets aussi diversifiés que la liberté de la presse, l'éducation des femmes, la laïcité, l'antisé-

mitisme ou le pacifisme et mettent de l'avant les débats qui avaient cours au Québec entre 1900 et 1942. Certaines de ces chroniques sont d'une étonnante actualité et permettent certainement de mieux comprendre les racines du débat gauche / droite dans la pensée québécoise. En ce sens, les *Chroniques d'Éva Circé-Côté* constituent un apport considérable à la réflexion politique et littéraire au Québec.

☆☆☆ ½

NICOLAS LÉVESQUE

Les rêveries de la Plaza St-Hubert

Québec, Nota bene, coll. « Nouveaux essais Spirale », 2011, 90 p., 20,95 \$.

L'antichambre du thérapeute

Avec ses *Rêveries de la Plaza St-Hubert*, Nicolas Lévesque signe un essai qui engage dans le monde la pratique de la psychologie en renonçant aux explications trop simplistes et au silence forcé du thérapeute.

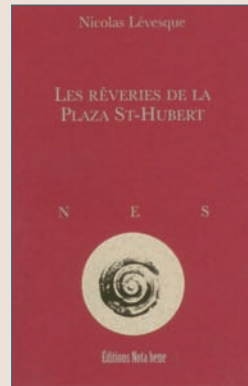
La psychologie est une science étrange. En étudiant l'esprit humain, elle contient en elle-même la menace d'une systématisation effrayante que ne manquent pas de nous servir les apôtres du leadership, de la visualisation ou de l'estime de soi. En sortant de son bureau de thérapeute pour se confronter au monde, Nicolas Lévesque réussit à lui rendre une grande part d'humanité dans ses *Rêveries de la Plaza St-Hubert*, parues en 2011 dans la collection « Nouveaux essais Spirale ».

Le projet n'est pas simple puisque peu de gens sont liés à une obligation professionnelle aussi lourde que celle du psychologue, pour qui l'espace de la thérapie doit rester clos. « Je vis dans mon bureau de psy des choses indicibles, extraordinaires, parfois immobiles, terribles, suffocantes » (p. 14), écrit Lévesque. Vivre certaines des expériences les plus significatives de sa vie sans pouvoir en parler ouvertement exclut presque d'office la possibilité pour le psychologue de devenir écrivain.

Écriture, écriture...

Plutôt que de s'astreindre au silence, Lévesque a fait le choix de parler et emprunte, pour ce faire, les chemins de traverse qui mènent vers son cabinet situé près de la Plaza Saint-Hubert. En ressort un portrait en filigrane de la société, de sa pratique et de ce qu'elle implique comme rapport au monde et à l'expérience humaine.

J'avais reproché à Nicolas Lévesque, dans une critique de son essai *Teen Spirit* en 2009, d'être meilleur pour parler de sa spécialité que pour jouer les sociologues. Ce qui était sans doute vrai en 2009 ne l'est plus dans ces *Rêveries de la Plaza St-Hubert*. Lévesque réussit à enga-



NICOLAS LÉVESQUE

ger sa pratique de manière humaine et nuancée pour donner un portrait d'autant plus fort de celle-ci à travers sa « traversée des chemins de l'intime » (p. 80).

Un intellectuel

Le terme d'« intellectuel » a mauvaise presse. Aujourd'hui, il est devenu synonyme de ringardise, de vanité et d'obscurantisme. Pourtant, si l'on revient à son sens premier d'insulte adressée à Émile Zola et à ses semblables lors de l'affaire Dreyfus en France, l'intellectuel serait celui qui se mêle de ce qui ne le regarde pas.

Le geste que commet Lévesque en sortant du bureau du thérapeute pour aller au contact de la Plaza et du monde n'est pas étranger à la démarche de l'intellectuel et ce choix de se mêler de ce qui ne le regarde pas en tant que psychologue est sans doute la plus grande force de son essai.

En refusant de demeurer dans le tombeau du cabinet, en refusant de parler seulement de ce qui le regarde et de discuter uniquement avec d'autres spécialistes, Lévesque réussit à mettre en lumière les rapports poreux entre l'individu et le monde, sortant par le fait même la psychologie de sa schizophrénie pour en faire un acte d'ouverture à l'autre, loin de la terreur des vendeurs de miracles et de conneries.

Fides fête ses soixante-quinze ans!

INFO
capsule

C'est avec éclat que les nouveaux dirigeants de la maison Fides, en l'occurrence les Éditions Saint-Martin, veulent célébrer ce soixante-quinzième anniversaire. À l'évidence, la nouvelle administration est bien en selle. On a tout mis en œuvre pour que Fides poursuive sa mission dans la foulée et le respect de son passé. Dirigé à l'origine par le jeune Paul-Aimé Martin, c.s.c, Fides a connu une montée fulgurante après sa fondation en 1937. La maison non seulement est devenue un chef de file dans le domaine de l'éducation, mais elle s'est révélée un lieu respectable et respecté pour les écrivains qui y ont fait leur entrée. La collection Nénuphar a accueilli en son sein les Louis Hémond, Émile Nelligan, Germaine Guèvremont, Hector de Saint-Denys-Garneau, Alain Grandbois sans compter les Fernand Ouellette, Pierre Vadeboncoeur, Louis Gauthier, Jacques Grand'Maison ou Yves Beauchemin. Et puis, comment oublier l'entreprise magistrale qu'est le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* ?

C'est avec faste que sera célébré cet anniversaire: le 11 mai marquera la date de parution d'un ouvrage anniversaire (hors commerce) – orné d'une œuvre de René Derouin – qui retracera l'histoire de Fides. Le 15 mai aura lieu une grande fête à l'Édifice Gaston Miron (1210, rue Sherbrooke Est, à 17 heures). Au Salon du livre de Montréal, en novembre 2012, on pourra assister à des tables rondes et à des rencontres autour de Fides et de sa riche histoire.